

Chloé Josse-Durand, Constance Perrin-Joly (commissaires d'exposition), « *African workplaces* », 2022.

Sylvie Ayimpam

Mise en ligne : janvier 2025

DOI : <https://doi.org/10.51185/journals/rhca.2025.cr01>

L'exposition *African Workplaces*, co-dirigée par Constance Perrin-Joly et Chloé Josse-Durand, propose une réflexion sur la diversité du travail en Afrique, en articulant perspectives photographiques et analyses sociologiques. Cette exposition collective a circulé en Afrique de l'Est (Éthiopie, Kenya, Tanzanie, Burundi) et en France (Paris, Toulouse, Poitiers, Bordeaux). Elle s'est arrêtée cette fois-ci en Belgique à Liège pour quelques jours à l'occasion du Colloque de l'APAD du 22 au 24 mai 2024¹.

African Workplaces s'inscrit dans une démarche de recherche, et elle aborde des questions importantes telles que les types d'emplois, les lieux de travail, les dynamiques socio-économiques, etc. Le travail est ici perçu non seulement comme une activité économique, mais aussi comme un miroir des transformations sociales et culturelles du continent. L'exposition interroge les images que l'on veut transmettre au public et la manière dont le travail en Afrique a été représenté historiquement par les chercheurs et les photographes. L'exposition se divise en trois espaces principaux.

- « Les petits métiers urbains ». Cet espace montre les professions de l'économie informelle, souvent masculines, tout en mettant en lumière le contraste avec les tâches ménagères féminines.
- « Dans la Plantation, de la récolte à la transformation ». Ce volet s'intéresse aux travailleurs agricoles, et souligne les transformations liées à la mécanisation et aux changements dans les pratiques agricoles.
- « Industrialisation ». Cette dernière partie se focalise sur le travail dans les secteurs de pointe, comme les centrales électriques ou les usines de production d'énergie renouvelable.

L'exposition *African Workplaces* constitue une exploration visuelle et intellectuelle riche du travail en Afrique et soulève des questions importantes sur la reconnaissance des travailleurs, la division du travail, et les impacts sociaux des transformations économiques. Il en découle une diversité de perspectives disciplinaires et méthodologiques. Les contributions de Constance Perrin-Joly, Chloé Josse-Durand, Christine Deslaurier, Tom Durand, Keith Rodriguez Ntwari, Pacifique Bukuru, Ania Gruca, mêlent sociologie, anthropologie, histoire et science politique. Chaque discipline apporte un éclairage spécifique sur les transformations du travail en Afrique, qu'il s'agisse de la division sexuée des tâches, des dynamiques migratoires et professionnelles, ou encore des impacts de l'industrialisation et de la mécanisation sur les conditions de travail.

¹ On peut également retrouver cette exposition en ligne <https://ifra.exposure.co/african-workplaces>

A l'issue de l'exposition, Constance Perrin-Joly et Chloé Josse-Durand ont coordonné un dossier de la revue *Sources* sur le thème « Photos & Photographers » : <https://journals.openedition.org/sources/1098>. L'exposition sera présentée du 21 janvier au 8 mars 2025 à l'Humathèque Condorcet, Aubervilliers.



La photographie utilisée à des fins documentaires et réflexives, devient ici un outil central de la recherche. Toutefois, comme l'a souligné Christine Deslaurier, cette approche visuelle n'est pas toujours facile à réaliser, notamment dans des contextes culturels où le travail est difficilement photographiable en raison de la méfiance ou de la contrainte sociale. Cela pousse à une réflexion plus large sur les limites du visuel dans la recherche sociale. Les photographes font voir et donnent de la voix à plusieurs travailleurs ; qu'il s'agisse des travailleurs informels des villes, comme le vendeur de boulettes de viande documenté par Keith Rodriguez Ntwari, ou des travailleurs domestiques, comme Goreth la jeune fille dépeinte par Pacifique Bukuru à Bujumbura, l'exposition montre comment ces travailleurs, bien qu'essentiels à l'économie locale, sont souvent invisibles et non reconnus par les structures officielles. Ces photographies montrent comment les domestiques sont continuellement sollicités, même après avoir terminé leurs tâches principales, en exerçant un travail, souvent non reconnu ni valorisé ; elles montrent aussi l'épuisement physique après une longue journée de tâches ménagères. Les photographies prises dans les plantations de thé, de fleurs et dans les usines illustrent également la précarité de la condition ouvrière, où les salaires sont bas et les protections sociales quasi inexistantes. Le portrait de travailleurs agricoles dans les plantations de thé kényanes, par exemple, montre des journées de travail exténuantes pour un salaire dérisoire, et reflète les inégalités économiques profondes qui traversent le continent. Dans les plantations, l'exposition souligne également les enjeux migratoires et les contrats temporaires qui structurent la vie de nombreux ouvriers agricoles, révélant ainsi des trajectoires professionnelles fragiles.

Il nous semble intéressant de mettre en perspective les apports de l'exposition *African Workplaces* avec les débats sur le travail en Afrique, notamment en sociologie et en histoire. Du point de vue de la sociologie, l'exposition renvoie à plusieurs débats fondamentaux relatifs aux formes informelles du travail, à la division sexuée du travail, et à la précarité dans les environnements industriels et agricoles. L'un des principaux apports de l'exposition réside dans son traitement du travail informel, qui constitue une part prépondérante des économies urbaines africaines. Ce thème est abordé à travers des photographies et des analyses de métiers exercés dans les espaces publics, comme les vendeurs de rue, les artisans ou les travailleurs domestiques, notamment au Burundi et au Kenya. La sociologie du travail en Afrique, marquée à ce sujet par les contributions de chercheurs comme Keith Hart ou Bruno Lautier, met en lumière le rôle central de ces petites activités économiques, souvent ignorées par les politiques publiques². L'exposition visibilise ces travailleurs, et montre leur contribution à la vie économique tout en soulignant la précarité et l'absence de protections sociales auxquelles ils sont confrontés. Cette approche sociologique interroge les définitions traditionnelles du travail et pousse à reconnaître la complexité et la diversité des formes de travail en Afrique.

La sociologie féministe a largement étudié la division sexuée du travail, et cette exposition en constitue un exemple concret à travers ses photographies³. L'exposition *African Workplaces* propose une réflexion intéressante sur les dynamiques de pouvoir et de genre, qui est l'un des thèmes transversaux abordés par plusieurs chercheurs, notamment Constance Perrin-Joly et Chloé Josse-Durand. Les photographies des usines de production de panneaux solaires ou des plantations montrent que les hommes et les femmes sont assignés à des tâches spécifiques en fonction de leur genre, les femmes se voyant confier des tâches « délicates » tandis que les hommes réalisent les travaux plus physiques. Cette division illustre non seulement les stéréotypes persistants, mais aussi les dynamiques de pouvoir au sein des structures de travail. En outre, le travail de Christine Deslaurier sur les travailleurs domestiques révèle que certaines pratiques, telles que l'envoi des jeunes filles dans des familles pour y travailler, sont souvent perçues comme des processus de socialisation plutôt que d'exploitation. Cela interroge les catégories analytiques occidentales de travail et invite à une réflexion critique sur les perceptions sociales du travail en Afrique. En documentant de manière visuelle et sensible les différences de tâches entre hommes et femmes dans les plantations, les usines, ou les environnements urbains, l'exposition montre les dynamiques de genre qui structurent le travail. Cela renforce le débat sur la discrimination basée sur le genre dans les environnements de travail africains, mais aussi sur les stratégies de résistance que les femmes développent dans ces contextes.

² Voir le travail de Keith Hart consacrant la notion d'économie informelle ; Keith Hart (1973), « Informal Income Opportunities and Urban Employment in Ghana », *The Journal of Modern African Studies*, 11 (1), 1973, pp. 61-89. Il y a aussi le travail de Bruno Lautier faisant un panorama de la question ; Bruno Lautier (2005), *L'économie informelle dans le Tiers-Monde*, Paris, La Découverte, 2005.

³ Voir notamment Danièle Kergoat (2012), *Se battre, disent-elles...*, Paris, La Dispute; Mélanie Jacquemin (2009), « 'Petites nièces' et 'petites bonnes' à Abidjan. Les mutations de la domesticité juvénile », *Travail, genre et société*, 22 (2), pp. 53-74.

En ce qui concerne la précarité du travail, l'exposition montre que les conditions de travail en Afrique (comme ailleurs), notamment dans les secteurs agricoles et industriels, sont marquées par des salaires bas, des contrats temporaires, et un manque de protection sociale. Les chercheurs, à travers leurs photographies et analyses, donnent une vision critique des conséquences sociales de ces réalités économiques. La sociologie contemporaine du travail en Afrique, influencée par des auteurs comme Jean Copans, a souvent souligné l'importance d'analyser les rapports de pouvoir au sein des structures économiques et comment ces rapports sont renforcés par la mondialisation et l'exploitation des ressources⁴. L'exposition alimente ce débat en mettant en lumière les inégalités socio-économiques, notamment dans des secteurs comme la floriculture, où les travailleurs sont exploités pour fournir des produits aux marchés européens.

Du point de vue de l'histoire, l'exposition *African Workplaces* s'inscrit dans les débats sur l'évolution du travail en Afrique depuis la période coloniale, en passant par l'indépendance, jusqu'aux transformations contemporaines liées à l'industrialisation et à la mondialisation. Historiquement, le travail en Afrique a été fortement influencé par les structures coloniales, qui ont imposé des formes de travail forcé ou de travail peu rémunéré dans les plantations, les mines et les infrastructures. L'exposition, bien que contemporaine, permet d'établir des liens avec ces héritages coloniaux, notamment à travers les dynamiques de travail dans les plantations et les usines documentées par les chercheurs. Les photographies des plantations de thé ou de canne à sucre au Kenya, par exemple, rappellent les structures de domination mises en place à l'époque coloniale, où les travailleurs africains étaient exploités pour des produits destinés à l'exportation. L'historien Frederick Cooper a largement documenté ces dynamismes coloniaux du travail, et l'exposition permet d'actualiser cette réflexion, en montrant comment ces structures continuent d'influencer les formes de travail contemporaines en Afrique⁵.

L'exposition illustre également la transition vers une économie postcoloniale, marquée par la montée en puissance de l'économie informelle et des formes de précarité. Cette transition, bien documentée par des historiens comme Mamadou Diouf, reflète les échecs des politiques de développement post-indépendance, qui n'ont pas réussi à intégrer pleinement les travailleurs africains dans des systèmes formels de protection et d'emploi⁶. L'industrialisation, qui apparaît dans l'exposition à travers les photographies de centrales électriques, de parcs éoliens et d'usines de production d'énergie renouvelable, a souvent été présentée depuis les années 1960, par les institutions internationales, comme un moteur de développement pour le continent. Cependant, l'exposition montre que, malgré l'introduction de technologies avancées, l'impact sur l'emploi local reste limité. Les usines souvent automatisées, comme les centrales géothermiques ou éoliennes, fournissent peu d'emplois qualifiés, ce qui limite l'impact social positif de ces grands projets. De plus, comme illustré dans les photographies de Chloé Josse-Durand, l'inefficacité des infrastructures, comme les usines de sucre au Kenya, révèle les failles d'une industrialisation qui ne parvient pas à tenir ses promesses. Les photographies des travailleurs informels et des petites entreprises urbaines, montrent comment les citadins ont dû s'adapter à l'échec des structures économiques formelles, en créant des systèmes de travail parallèle pour subvenir à leurs besoins. Ce phénomène, souvent décrit par des économistes et historiens africains, trouve ici une illustration visuelle frappante, et ajoute une dimension humaine et tangible aux débats sur les transitions économiques du continent.

Si l'exposition *African Workplaces* propose une perspective intéressante sur le travail en Afrique à travers trois grandes catégories, on pourrait néanmoins questionner la pertinence de celles-ci face à l'évolution rapide des économies africaines. Elles pourraient être complétées par des sous-catégories ou des approches transversales pour mieux refléter les nouvelles dynamiques de travail qui émergent, notamment dans le secteur technologique ou le travail dans le secteur des services qui sont en pleine croissance. En effet, des secteurs émergents tels le travail numérique, l'économie des plates-formes, les petites manufactures, le travail dans le secteur des services notamment les services de soins, l'éducation informelle, le tourisme, etc., pourraient être explorés pour mieux saisir la diversité du travail en dehors des catégories habituelles (travail urbain, agricole et industriel), ainsi que la complexité des formes de travail contemporaines. Une approche plus intersectionnelle pourrait enrichir la représentation des réalités professionnelles en Afrique, en prenant en compte des formes de travail en transition et des dynamiques

⁴ Parmi les nombreux travaux de Copans, on peut mentionner notamment, Jean Copans (2014), « Le travail invisible : pourquoi les travailleurs ne sont pas à la mode en 2014 en sciences sociales ? », *Politique africaine*, 134, 2014, pp. 175-185.

⁵ Cooper, Frederick (1996), *Decolonization and African Society: The Labor Question in French and British Africa*. Cambridge, Cambridge University Press.

⁶ Mamadou Diouf (2003), *Histoires de villes : Afrique de l'Ouest francophone (1960-2000)*, Paris, Karthala.

spécifiques aux contextes locaux. Cette exposition constitue néanmoins une bonne base pour engager une réflexion plus large sur les trajectoires du travail en Afrique aujourd’hui.

En définitive, on peut dire que l’exposition *African Workplaces* apporte une contribution importante aux débats sur le travail en Afrique. Elle éclaire la diversité des formes de travail et elle interroge les promesses inachevées de l’industrialisation et de la mondialisation. Elle fournit un cadre très intéressant pour comprendre le travail en Afrique dans une approche interdisciplinaire et constitue, à notre avis, une ressource précieuse pour réévaluer les trajectoires historiques et sociologiques du travail sur le continent. Grâce à la richesse des contributions des chercheurs et photographes, cette exposition ne se contente pas de documenter le travail, elle invite à repenser fondamentalement ce que signifie travailler en Afrique aujourd’hui, et comment ces réalités peuvent être représentées.

Sylvie Ayimpam
IMAF-Aix Marseille Université (France)

Bibliographie

- IFRA NAIROBI, *African workplaces*, 1^{er} février 2022, en ligne consulté le 3 janvier 2025. URL : <https://ifra.exposure.co/african-workplaces>.
- COOPER Frederick (1996), *Decolonization and African Society: The Labor Question in French and British Africa*, Cambridge, Cambridge University Press.
- COPANS Jean (2014), « Le travail invisible : pourquoi les travailleurs ne sont pas à la mode en 2014 en sciences sociales ? », *Politique africaine*, 134, 2014, pp. 175-185.
- DIOUF Mamadou (2003), *Histoire des villes : Afrique de l'Ouest francophone (1960-2000)*, Paris, Karthala.
- HART Keith (1973), « Informal income opportunities and urban employment in Ghana », *The Journal of Modern African Studies*, 11 (1), 1973, pp. 61-89.
- JACQUEMIN Mélanie (2009), « ‘Petites nièces’ et ‘petites bonnes’ à Abidjan. Les mutations de la domesticité juvénile », *Travail, genre et sociétés*, 22 (2), pp. 53-74.
- JOSSE-DURAND Chloé et PERRIN-JOLY Constance (coord.) (2023), « Photos and photographers », *Sources*, 6. En ligne consulté le 4 janvier. URL : <https://journals.openedition.org/sources/1098>
- KERGOAT Danièle (2012), *Se battre, disent-elles...*, Paris, La Dispute.
- LAUTIER Bruno (2005), *L'économie informelle dans le Tiers-monde*, Paris, La Découverte, 2005.